



Major (H) Francis TURELIER

**GUERRE 1944/1945
ALSACE – ALLEMAGNE
OCCUPATION**



Equipe de pièce sur le char M 7 à St HYPPOLITE

1944-1946 LES COMBATS d'ALSACE
La CAMPAGNE d'ALLEMAGNE – L'OCCUPATION
DEPART en INDOCHINE.

Le Départ.

Mon ordre de route me notifie de me rendre à CHÂLONS sur Marne, caserne Corbineau, où après la perception d'un paquetage et des rudiments d'instruction, je serai envoyé sur le front.

A la gare de Troyes, toute la famille est réunie pour me faire des adieux. Je sens l'angoisse dans les yeux de ma mère, mes deux sœurs et mes deux frères sont là aussi. Mon père, pour cacher son émotion, a préféré ne pas venir

Il m'a seulement dit « *Fais attention, sois prudent* »

Je n'ai jamais aimé les grands adieux pour mes départs. Là, en gare de Troyes, ventée et glaciale en ce mois de décembre 1944, j'ai l'impression d'assister à mes obsèques anticipées. Tous me regardent comme si c'était la dernière fois.

Caserne Corbineau, Châlons sur Marne.

Je dois rester trois jours à CHÂLONS. Dans ce contingent nous sommes sept de mon village, BAR sur SEINE. Le premier jour nous passons au magasin d'habillement percevoir de vieux habits de l'Armée française, pantalon à bandes molletières, calot kaki à pointes, treillis blancs pour les corvées et chaussures à clous.

Un vieux caporal nous fait faire du maniement d'armes avec des manches à balai. Le rata n'est pas tellement bon. Pourtant nous ne sommes pas difficiles après ces années d'occupation. Le matin nous avons les chevaux à panser et à étriller, du fumier à sortir. Je me crois revenu à la ferme. J'ai l'impression que je vais croupir dans cette caserne jusqu'à la fin de la guerre. Nous sommes tous déçus et regrettons presque d'avoir signé.

Puis le troisième jour, arrivent du front un officier et deux sous-officiers avec des véhicules américains chargés de paquetages neufs entièrement U.S. Après l'habillement nous recevons deux jours de vivres en rations américaines et deux paquets de cigarettes. Comme je ne fume pas, je les donne à un copain.

Le capitaine nous dit :

« Quartier libre jusqu'à vingt-deux heures, tenue de sortie avec casque léger. Allez vous amuser, car demain départ à six heures, direction GERARDMER, et là, terminé l'amusement. C'est la guerre, le front. Les Allemands sont en face et ils ne vous feront pas de cadeaux. »

Nous avons reçu un petit pécule que nous allons dépenser, certains au restaurant, d'autres au B.M.C. (Bordel Militaire de Campagne)

Avec les copains de BAR, nous nous promenons dans CHÂLONS sur MARNE, grande ville pour nous qui venons de notre brousse, environ 50 000 habitants, beaucoup de commerces mal achalandés à cause de la pénurie. Assis à la terrasse d'un café, nous prenons un casse-croûte et un diabololo menthe. Nous ne sommes pas habitués à l'alcool. Nous regardons passer les gens, surtout les filles, mais elles font surtout attention aux soldats américains beaucoup plus riches que nous.

Nous repartons admirer la cathédrale du XIIe siècle et rentrons à la caserne avant vingt-deux heures, car la journée du lendemain risque d'être rude.

Le capitaine, avec un adjudant, vient se rendre compte de notre présence. L'adjudant fait l'appel. Le capitaine est sympathique, il nous pose des questions sur notre vie passée, puis il nous dit :

« Ne soyez pas surpris si vous recevez une affectation contraire à votre choix (j'ai choisi la Coloniale) Les pertes ont été sérieuses dans tous les régiments de la Première Armée après la percée de von RUNDSTET. Les nouvelles recrues vont servir à compléter les unités. Je vous donne vos affectations. Vous serez dispatchés à GERARDMER en direction des lieux de combat. »

J'apprends que je suis affecté au 62° Régiment d'Artillerie d'Afrique (régiment venant de Tunisie, non colonial). Ce régiment fait partie du C.C.4 (Combat Command n° 4 du Général SCHLESSER) 5° Division blindée (Général de Division DE VERNEJOUL) 2° Corps d'Armée (Général de Corps d'Armée MONSABERT)

La Première Armée Française commandée par le Général d'Armée DE LATTRE DE TASSIGNY est articulée de la manière suivante :

Deux corps d'armée, le premier commandé par le Général de Corps d'Armée BETHOUARD, le deuxième par le Général de Corps d'Armée MONSABERT. Dans chaque corps il y a plusieurs divisions et des régiments organiques. Chaque division comprend trois « combat-command » La 5° D.B. est composée des C.C.4 – C.C.5 – C.C. 6. Des divisions U.S sont rattachées à ce dispositif sous le commandement du chef de la 1^{ère} Armée Française.

C'est ce que nous apprenons sur l'organisation de l'Armée. Il a fallu schématiser les connaissances. Nous aurons l'apprentissage du combat sur le front au contact des anciens.

VERS LE FRONT.

Un convoi de Jeeps, Dodges 4X4, Dodges 6X6 et GMC nous attend au réveil dans la cour de la caserne.

Nous prenons la route, entassés dans les véhicules, emmitouflés dans nos capotes et nos passe-montagnes. Nous sommes en treillis de combat et casque lourd. L'habillement de l'Armée américaine est très seyant.

Nous sommes contents de quitter la caserne grise et triste, inconscients du danger et de la dureté des combats. Mes dix neuf ans approchent et je ne suis guère rodé pour toutes les difficultés que je vais avoir à surmonter.

Nous approchons du front. On commence à entendre le roulement du canon. Des convois de blindés sont arrêtés au bord de la route. Les équipages sont affairés autour de leurs engins. L'Artillerie lourde (canons de 155mm) est en position à l'orée des forêts. Plus nous approchons, plus le bruit de la bataille devient fort. Nous entendons déjà le « tac-tac » des mitrailleuses. Les fantassins montent en ligne, chargés de leurs armes et munitions (mortiers de 81mm, mitrailleuses, fusils-mitrailleurs). Les Tabors marocains approchent au plus près du front, le matériel chargé sur le dos des mules. La campagne et les maisons sont blanches de neige. Il fait plus froid, peut-être moins vingt degrés.

Arrivés à GERARDMER, nous sommes rassemblés dans un hangar. Beaucoup sont pris en charge et rejoignent leurs unités.

Nous restons une vingtaine. Le capitaine nous a dit d'attendre à cet endroit où l'on viendra nous prendre. Je m'installe pour la nuit dans un petit hangar attenant où est entreposé un char allemand TIGRE pris dans les derniers combats. Le soir, je trouve une roulante où l'on nous sert à manger chaud sans nous poser de questions.

Sporadiquement des salves sont tirées sur l'ennemi qui répond par des tirs de 88 mm. Ce qui fait trembler les murs de notre bâtisse.

Nous sortons nos sacs de couchage et nous nous enfilons dedans sans nous déshabiller. Serrés les uns contre les autres, nous cherchons le sommeil malgré le froid qui nous frigidifie le long de la colonne vertébrale.

Au matin nous allons chercher le petit déjeuner à la roulante, puis après avoir fait nos paquetages et la toilette, nous bavardons. Il y en a qui se demandent ce qu'ils sont venus faire dans un endroit aussi dangereux et aussi froid, alors qu'ils avaient tout le confort chez eux.

Un sergent chef arabe venant du front avec un convoi de « HALF-TRAKS » (engin blindé semi-chenillé) nous dit de le suivre pour charger ses véhicules de munitions d'artillerie. Je lui demande quand nous serons dirigés sur nos unités. Il me répond « c'est moi qui dois vous conduire sur les positions. Dès que les véhicules seront chargés vous irez prendre vos bardas et nous partirons. »

Le travail est très dur, les véhicules doivent être chargés au maximum, chaque caisse pèse plus de 50 kg. Je me demande où il va nous caser avec le peu de place restant libre. Enfin après trois heures de travail intensif, il nous donne l'ordre d'aller chercher nos sacs.

Quand nous revenons, les véhicules ont disparu. Nous sommes tombés sur un malin qui a profité de la main d'œuvre, permettant à ses chauffeurs de se reposer. Nous ne sommes pas très contents de ce coup.

7^o BATTERIE du 62^o REGIMENT d'ARTILLERIE d'AFRIQUE (RAA).

Vers quinze heures je suis pris dans un Dodge 6X6 avec quelques camarades, puis acheminé vers les positions de batteries du 62^o RAA.

Je suis affecté avec un dénommé FICK à la 7^o Batterie du Capitaine COULOMME LA BARTHE (il deviendra Général Inspecteur de l'Artillerie). FICK est un métis russe, il deviendra mon ami.

Nous sommes au service de la 3^o Pièce du Maréchal des Logis CHEYLAN, puis présentés au Lieutenant d'YORK, officier de tir de la batterie, ainsi qu'à l'Adjudant ZENATI, notre chef de section.

Le 62^o RAA est équipé de chars d'artillerie M7, chaque batterie a 6 chars, pour chaque char est adjoint un half-track de ravitaillement en munitions. Deux half-tracks équipés de mitrailleuses de 50 centièmes d'inch (12,7) quadruples servent pour la défense aérienne et la défense rapprochée.

Les chars sont armés d'une mitrailleuse 12,7 en tourelleau, d'une mitrailleuse de 7,6mm (30 centièmes d'inch), d'un bazooka (engin antichar), de lance-pots de fumigène et des armes individuelles (PM Thomson et fusil US 17).

Ce sont des châssis de SHERMANN dont on a supprimé la tourelle, mis des plaques de blindage et soudé au plancher un canon de 105mm qui peut pivoter sur un angle de 45 degrés en direction et tirer jusqu'à 15 kilomètres.

Huit servants sont nécessaires pour le service de la pièce et du char. Le chef de pièce, le pointeur en direction, le pointeur en hauteur, le chargeur, l'artificier qui règle les fusées et compte les charges, le premier pourvoyeur sertit l'obus dans la douille, le deuxième pourvoyeur passe les obus dans le char, l'auxiliaire se charge du transport des munitions du Half-track au char, le pilote du char.

Les équipes de pièces sont panachées entre Pieds-noirs, Arabes et Français. Le pilote et le chargeur sont arabes, l'artificier et l'auxiliaire sont corses, le chef de pièce, le pointeur et le tireur sont pieds-noirs. Je deviens premier pourvoyeur et FICK deuxième pourvoyeur.

Nous sommes arrivés au moment où les chars sont passés à la chaux afin de les blanchir pour qu'ils se confondent avec la neige.

La température en ce mois de Janvier 1945 a encore chuté, nous approchons de moins trente degrés. Les gants paume cuir sont obligatoires si nous ne voulons pas laisser la peau des mains sur le blindage ou sur les obus. Par un froid pareil, tout objet métallique colle à la peau et occasionne des lésions genre brûlures.

J'apprends vite à me servir du pistolet mitrailleur Thomson et de la mitrailleuse 12,7 afin de pouvoir assurer mon tour de garde la nuit.

Le Maréchal des Logis CHEYLAN est un vétéran. Il a participé à la campagne de Tunisie, d'Italie, au débarquement en Provence et à la Campagne de France. C'est lui qui m'apprend, ainsi qu'à FICK, le service des armes. Il nous dit : « lorsque la pièce tire, interdit de se jeter à terre, même si des obus pleuvent autour de nous, le tir de l'artillerie prime, car nos amis fantassins, du Régiment de Marche de la Légion Etrangère (RMLE) et du 1^o Tabors marocains comptent sur l'appui de nos bouches à feu. »

La garde de nuit est répartie entre tous, pour être plus courte. Il faut être très vigilant, des commandos allemands bien camouflés en vêtements blancs essaient de faire sauter les chars et si vous somnolez ils vous feront la peau au poignard, alors soyez vigilants. Les tours de garde ne sont pas modifiés en cas de tirs de nuit, tant pis si vous êtes à vos postes pendant deux ou trois heures et qu'ensuite votre tour de garde arrive, cela vous fera du sommeil en moins. Le tour de garde tourne toutes les nuits afin que chacun prenne une fois dans les heures difficiles. Lorsque vous êtes de garde la dernière heure du matin vous devez préparer le jus pour toute l'équipe de pièce. Il faut avoir de bonnes relations avec les pièces voisines, nous sommes tous solidaires dans le combat. Si vous avez des difficultés, confiez-vous à moi, j'essaierai de régler vos problèmes au mieux.

C'est dur, surtout avec le froid intense. Malgré la fatigue il faut toujours faire preuve de réflexes rapides au moment des combats. Dès que le tir est demandé, les coups de canon doivent partir dans la minute qui suit.

En dehors des tirs de combat, le Margis CHEYLAN continue notre instruction et nous donne des conseils : « Au combat il faut être discipliné, exécuter les ordres avec intelligence et rapidement, comprendre lorsque le lieutenant de tir donne des commandements ce qui va se passer. Ici il n'y a pas de prison, les punitions sont la pelote, exercice avec un sac de cailloux sur le dos, et le tombeau, un trou creusé dans la terre où vous êtes enfermés en dehors des combats, avec votre toile de tente dessus pour vous protéger de l'humidité. La peine de tombeau dure trois jours. Vous apprendrez à mettre le moteur du char en route, car à chaque heure de garde la nuit il faut le faire tourner, avec le grand froid l'huile devient épaisse, il faut que nous démarrions rapidement sur ordre. Ah ! J'oubliais, n'oubliez jamais d'ouvrir la bouche lors des tirs de contre-batterie ennemie et que les obus tombent à proximité, également lorsque les coups partent de la bouche à feu, cela vous évitera des ennuis aux oreilles en permettant la décompression. Vous vous adresserez à moi en m'appelant Margis. »

LA POCHE DE COLMAR.

Le 16 janvier 1945 débute l'attaque de la poche de COLMAR. Notre groupement, le CC4, passe à la D.I. U.S de la 7^o Armée américaine.

Nous devons passer l'ILL pour atteindre le canal de COLMAR. Le CC4 franchit l'ILL à la Maison Rouge.

Nous recevons de nouveaux projectiles, le POZIT, terriblement efficace avec sa fusée magnétique qui lui permet d'éclater à quelques mètres du sol, fauchant de ses éclats les fantassins, même en tranchée.

La nuit est illuminée par les éclairs rouge sang des coups de canon et des incendies, tout cela sur fond blanc de neige.

Le CC4 est engagé dans le combat, nous appuyons de nos feux le RMLE et le 1^o Tabor marocain.

Environ mille tubes d'artillerie de tous calibres sont concentrés sur le front de COLMAR et sur JEBSHEIM, village charnière du dispositif, occupé par les Allemands de la 19^e Armée qui est enfermée dans la poche.

Une nuit nous tirons 700 obus par pièce, les tubes n'ont pas le temps de refroidir. L'artillerie allemande nous ayant repéré au son nous envoie des salves de 88mm. Nous avons des morts et des blessés. C'est hallucinant, le ciel est embrasé de lueurs et d'éclairs, nos oreilles n'arrêtent pas de siffler, nous devenons à moitié sourds. Pas le temps d'avoir peur, l'action est trop rapide et l'on nous demande un travail de surhomme.

Nous changeons de position pour échapper aux tirs de contre-batterie de l'ennemi. Le tapis de neige est parsemé de nombreux cadavres, Français et Allemands, tous gelés par le froid intense. Il faut les empiler comme des tas de bois pour dégager un passage pour les chars afin de ne pas les écraser avec les chenilles. A chaque position de batterie nous passons le détecteur de mines (appelé aussi poêle à frire ou pelle à tarte) et dégageons un espace sûr pour les blindés. Les sapeurs du Génie sont chargés d'établir des couloirs balisés pour les déplacements.

Vers JEBSHEIM nous sommes appelés en attaque blindée, l'ennemi ayant engagé une vingtaine de chars en contre attaque. Nous n'emportons que des obus antichars à fusée de culot capables de perforer le blindage.

La bataille est sauvage, 6 Sherman de notre groupement sont déjà hors de combat, nous perdons un char à la 7^e Batterie, le personnel réussit à évacuer avec les blessés.

C'est exigü dans le char M7 pour tout le personnel, le deuxième pourvoyeur et l'auxiliaire restent dans le half-track à munitions. Soudain, nous nous trouvons à 600 mètres d'un char PANTHERE. Notre premier coup lui fait sauter la chenille et l'immobilise. Le chargeur introduit à grande vitesse un obus antichar dans le tube, car les servants du Panthère commencent à tourner la tourelle avec la ferme intention de nous neutraliser. Heureusement le deuxième coup frappe à la jointure de la tourelle, la rendant inutilisable. Les Allemands évacuent le char et essaient de nous avoir au lance-roquettes. Notre tireur à la mitrailleuse 12,7 les met hors de combat d'une rafale. Sur une surface de 10 hectares environ c'est un cimetière de chars, les morts sont transformés en blocs de glace. Des infirmiers brancardent les blessés vers les ambulances pour évacuation vers les hôpitaux de campagne.

Nous prenons position devant JEBSHEIM et nos tubes débouchent à zéro (tir direct) dans les maisons et les blockhaus où l'ennemi est fortement retranché.

Malgré un pilonnage d'artillerie de la nuit et un passage de l'aviation, les Allemands n'ont rien perdu de leur mordant. Les plus durs combats ont lieu au moulin de JEBSHEIM. Il faudra payer cher la prise de ce point stratégique que les Allemands ont fortifié interdisant le passage de la rivière.

Une fois JEBSHEIM tombé nous fonçons vers COLMAR.

Je suis devenu artificier à la suite de la blessure grave reçue par le titulaire du poste. Mon travail consiste à gérer les munitions, préparer les charges et régler les fusées suivant les ordres reçus. Je donne les obus au 1^{er} et 2^e pourvoyeur ainsi qu'à l'auxiliaire.

Nous continuons le combat vers nos objectifs, COLMAR d'abord, NEUF BRISACH ensuite. Une fois ces points tombés la poche sera réduite.

Impossible de se laver, sinon un peu la figure avec de l'eau obtenue à partir de neige que nous faisons fondre dans notre casque lourd. Nous ne nous changeons plus et dormons avec tout le paquetage sur le dos. Nous venons de recevoir des gilets fourrés en peau de mouton pour nous protéger le torse. Il fait moins 30 degrés.

Lors des déplacements, à rester immobiles dans les chars, nos pieds gèlent. Il faut les frotter à la neige pour faire à nouveau circuler le sang, cela provoque de violentes douleurs.

A une halte en position de repos, nous nous trouvons à côté de Tabors marocains qui ont allumé un feu avec des caisses de munitions. La tentation est trop forte, quelques-uns d'entre nous, malgré l'interdiction, allons nous dégeler les pieds près des flammes après nous être

déchaussés. La douleur est terrible, mais au lieu, d'éprouver une impression de grande chaleur comme quand nous les dégelons avec la neige, les extrémités restent froides. Nous enlevons nos chaussettes et nous apercevons que nos orteils sont bleuâtres. L'Adjudant ZENATI nous fait transporter à l'infirmerie hôpital qui suit toujours les lignes de front au plus près. Le toubib nous dit que nous avons des gelures aux extrémités. Il nous fait mettre une pommade et un pansement, puis nous fait chausser avec des sabots de bois, les pieds enroulés dans du papier journal. Il nous dit : « Vous n'êtes pas des fantassins, vous êtes transportés, donc vous allez rejoindre vos chars. Nous nous attendions à beaucoup de gelures parmi les équipages des blindés, c'est pour cela que nous nous sommes équipés en sabots. Avec du papier journal vous aurez chaud aux pieds. Dans quelques jours cela ira mieux, votre infirmier de compagnie vous prodiguera les soins nécessaires »

L'infirmier qui nous a accompagnés prend note des soins à nous prodiguer.

Les sabots sont chauds, mais pas facile de marcher, surtout quand des blocs de neige se collent dessous. Lors d'un assaut près d'une position de batterie je repère un Allemand qui a été tué muni de grosses bottes en feutre à semelles de bois. Elles sont de ma pointure, je les lui enlève, les chausse et jette les sabots. Décidément les Allemands sont mieux équipés que nous contre le froid. Ils ont des petites bouteilles de liquide qu'ils se versent entre les vêtements et la peau et qui procure instantanément de la chaleur. Quand nous en trouvons, nous les récupérons.

Les combats continuent et le 2 février 1945 les Allemands capitulent à COLMAR, puis le 3 février c'est NEUF BRISACH qui tombe.

REPOS A ITTENHEIM.

La poche étant réduite, nous avons droit à huit jours de repos. Nous stationnons dans un petit village « ITTENHIEM », à quelques kilomètres de STRASBOURG. Nous allons y être choyés par les habitants.

Dès l'arrivée dans le village, une vaste grange est chauffée, nous mettons le slip de bain kaki réglementaire et chacun notre tour nous passons dans de grands bacs en bois remplis d'eau chaude pour nous décrasser. Depuis la mi-janvier, à cause du froid, nous ne nous sommes pas lavés. Les femmes et les filles du village arrivent avec de grands seaux d'eau chaude qu'elles nous versent sur la tête pour nous rincer. Les paquetages sont ramassés par le fourrier qui nous en remet des neufs.

J'éprouve un grand bien-être après ce nettoyage. Nous sentions mauvais, mais dans le milieu ambiant nous nous y étions habitués.

Nous sommes logés chez l'habitant par équipe de char. Nos cuisiniers nous font de bons repas chauds. Au front, pour leur permettre d'amener la roulante de temps en temps, il fallait tirer des barrages de fumigène pour les cacher aux vues de l'ennemi qui les harcelait.

Nous défilons dans le village sous les applaudissements de la population. Pour ces braves gens nous sommes les libérateurs. Puis le capitaine nous lit l'ordre du jour du Général d'Armée De LATTRE de TASSIGNY commandant la 1^{ère} Armée Française :

« Officiers, sous-officiers, caporaux et soldats américains et français de la 1^{ère} Armée française, je ne veux pas attendre la fin de cette âpre et victorieuse bataille pour vous dire ma joie et ma reconnaissance. Depuis près de trois semaines, je ne vous accorde aucun répit et, de nuit comme de jour, je vous crie durement et sans cesse « en avant ».

Il le fallait.

Nulle tâche n'était plus impérieuse ni plus belle que celle de sauver STRASBOURG et de libérer définitivement l'Alsace. Nulle tâche n'était plus féconde en résultats militaires et politiques. Nulle tâche ne méritait davantage votre générosité et votre sacrifice.

Vous l'avez compris et, couverts de boue, transis de froid, épuisés, vous avez trouvé en vous l'énergie suprême pour subjuguier l'énergie de l'ennemi.

Merci à vous mes chers camarades américains qui nous avez apporté votre vaillance et qui n'avez rien épargné, ni vos armes, ni votre sang, pour nous aider.

Quant à vous mes chers camarades français, vous pouvez prétendre avec une juste fierté que vous avez été les artisans d'un grand événement national dont nos enfants parleront avec émotion et respect.

Toutes les divisions de l'Armée de la Libération étaient présentes et chacune, de son génie propre et d'un amour égal pour la patrie, a marqué glorieusement son coin de bataille.

L'Allemand est chassé du sol sacré de la France, il ne reviendra plus. »

Il lance également un message aux habitants de COLMAR qui ont tant souffert :

« Après quatre ans et demi d'agression et de souffrance, quatre ans et demi d'une séparation si cruelle à nos cœurs, votre cité retrouve la mère patrie et le Drapeau tricolore.

Fraternellement unis, les Français de la 5^{ème} Division blindée et les fantassins des divisions américaines ont pénétré aujourd'hui 2 février dans la ville de COLMAR, à laquelle notre manœuvre a voulu épargner les destructions de la bataille.

Désarmé, l'Allemand bat en retraite.

Désormais, toute menace écartée, sous la protection de nos troupes vous êtes rendus à la liberté et à la vie française.

Au nom du Général de GAULLE, chef du gouvernement, chef suprême des Armées et libérateur de la France, je salue la population de COLMAR, les vivants ou absents et les morts.

PC le 2 février 1945.

Le Général De Lattre de Tassigny commandant en chef de la Première Armée Française. »

Voilà ce qui nous est lu lors de cette prise d'armes. Nous vibrons à l'unisson et sommes fiers d'avoir participé à tous ces durs combats de la libération.

Pourquoi parler de STRASBOURG alors que nous nous sommes battus pour la poche de COLMAR ? Parce que les Américains, pour des raisons stratégiques, avaient prévu pour le 15 janvier 1945 l'évacuation de l'Alsace et peut être l'abandon de STRASBOURG. En détruisant la 19^{ème} Armée allemande dans la poche de COLMAR, STRASBOURG était sauvé, mais après la prise de COLMAR l'ennemi se trouvait à SOUFFLENHEIM, retranché à quelques kilomètres de STRASBOURG.

Durant ces huit jours de repos, l'instruction reprend ses droits. Nous faisons du maniement d'armes, le démontage, remontage et entretien du canon, des mitrailleuses et des armes individuelles. Une séance de tir de précision nous permet de vérifier nos capacités à nous servir de nos armes.

Des cours sur la discipline générale, le salut, les grades, nous montrent notre manque de connaissances, nous qui avons été engagés directement dans les combats, sans avoir reçu l'instruction de base.

Une fois j'ai été puni par l'Adjudant ZENATI parce que je mâchais du chewing-gum pendant le maniement des armes(les Américains nous fournissaient en quantité du chewing-gum de toutes marques) Il me fait parcourir vingt fois, le fusil au bout des bras, le sommet d'un silo de betteraves.

Le dimanche nous le passons à STRASBOURG, avec un repas au foyer De LATTRE, place KLEBER, visite de la ville et de la magnifique cathédrale du XIII^{ème} siècle.

Les Allemands ne sont pas loin de STRASBOURG, retranchés à SOUFFLENHEIM et dans la forêt de HAGUENAU. Ils sont au contact avec les unités du 1^{er} Corps d'Armée du Général BETHOUARD. C'est là qu'auront lieu nos futurs combats.

Le matériel est complètement révisé et remis en état, le char perdu lors des combats de JEBSHEIM remplacé et mis en maintenance.

Le 8 février 1945, les habitants d'ITTENHEIM organisent un grand banquet en notre honneur. Les tables sont installées dans une grange à la sortie du village, un festin nous est servi, les meilleurs crus de vin d'Alsace sont servis.

Je ne bois pas d'alcool, mais pris dans l'ambiance et devant l'insistance des paysans, j'accepte et m'en fais servir un quart (les quarts américains font un demi-litre), aussitôt les vapeurs me montent à la tête. Les Arabes sont contents, il y a plusieurs plats de mouton, certains ne boivent pas d'alcool par conviction religieuse, aussi les paysans n'insistent pas auprès d'eux.

Me sentant un peu gai, je me fais resservir, malgré la nourriture abondante, je commence à être ivre. Un soldat servant d'un autre char mélange mon vin avec de la gnole de combat (mélange d'alcool et d'éther pris au combat pour éviter la peur) que j'ai toujours refusé de prendre malgré la peur qui me tenaillait certaines fois. Ce mélange m'est fatal, je tombe et suis transporté à l'infirmerie. Le médecin me fait une piqûre.

A mon réveil, j'ai la bouche pâteuse, des vertiges et des faiblesses dans les jambes. Me voilà dégoûté de l'alcool pour longtemps. Je continuerai à me faire des boissons avec les petits sachets des rations (orangeade, citronnade)

JESHEIM – LA FORET DE HAGUENAU.

Nous repartons au front le 12 février 1945 et prenons position dans les environs de SOUFFLENHEIM, les Allemands se sont retranchés dans une briqueterie et dans une fabrique de poteries et de céramiques.

Après une journée de combat, un bon matraquage d'artillerie et l'assaut simultané des Marocains et des Légionnaires, SOUFFLENHEIM est pris. L'ennemi se replie sur HAGUENAU et sa forêt.

HAGUENAU est une ville de 20 000 habitants. Nous prenons position dans une clairière de la forêt. Les chars doivent emprunter des couloirs balisés par les sapeurs du Génie et ne pas s'en éloigner, car les lieux sont truffés de mines.

Chaque emplacement de pièce est vérifié au détecteur et à la baïonnette. Le Maréchal des Logis CHEYLAN donne des ordres précis :

« Interdiction de sortir du cercle déminé et balisé. Pour faire vos besoins utilisez les couvercles d'emballage d'obus et jetez les dans la nature. Donc je le répète, restez au plus près du char, sinon il y a risque de mort. »

L'auxiliaire, un Arabe de TUNISIE, ne suit pas les consignes et part poser culotte dans les buissons. Lorsqu'il s'en aperçoit le Margis CHEYLAN lui donne des conseils :

« Ahmed ne bouge plus les pieds, remonte la culotte et reste où tu es, nous allons te tracer un passage au détecteur, surtout ne bouge pas. »

Nous nous mettons à la recherche des mines avec le détecteur. Soudain une violente explosion nous fait tressaillir. Ahmed, en remontant son pantalon, a écarté les pieds et s'est appuyé sur une mine. Lorsque nous arrivons après déminage, nous le trouvons évanoui, les deux pieds arrachés. L'infirmier lui fait des garrots, mais il a perdu tout son sang et meurt pendant le transport.

Après cet accident, plus de fausse pudeur, la prudence s'impose, personne ne s'éloignera du char.

L'officier de reconnaissance a fait déminer un itinéraire pour nous sortir de cette zone infestée de mines et rejoindre une nouvelle position de combat. A côté des balises nous apercevons d'énormes mines antichars.

A peine arrivés sur la nouvelle position et les pièces mises en direction par l'officier de reconnaissance, nous commençons à tirer des obus à fusées électromagnétiques.

Comme artificier, je prépare rapidement les charges et visse les fusées sur l'ogive des obus. Nous tirons à charge trois (il y en a 7), donc nous sommes à proximité des lignes d'infanterie. Les Marocains arrivent et laissent leurs mulets à proximité de nos chars. Ils parcourent les deux kilomètres les séparant des lignes chargés de leurs armes et de leurs munitions.

L'aviation allemande, « la LUTWAFTE », fait de brèves apparitions, nos chasseurs les prennent à partie et les font disparaître.

Quatre « STUKAS » (avion de chasse du Reich) arrivent à basse altitude et piquent en mitraillant sur la batterie. Nous nous protégeons en nous planquant contre le blindage des chars, du côté opposé aux rafales. La DCA (défense contre avion) tire sur les stukas sans relâche. Une section de mitrailleuses 12mm7 quadruples, refroidissement à air, se trouve à proximité. Les avions plongent si bas que la DCA baisse son tir. Nous nous trouvons pris entre les rafales des stukas et les tirs de DCA.

Les balles ricochent sur le blindage. GIERBERG, le pointeur et caporal de pièce, est atteint d'une balle de 12,7 de notre DCA qui, en ricochant, est entrée par le culot à la jointure du cou et de l'omoplate, côté droit, pour s'arrêter à l'avant vers la clavicule, faisant une grosse poche. GIESBERG est sonné, il tourne comme une toupie, tombe à terre et s'enfile sous le char en criant « je ne veux pas mourir, je ne veux pas mourir. »

Nous le tirons par les pieds et vidons les sachets de sulfamides de nos pansements individuels dans sa plaie, ce qui arrête l'hémorragie en faisant un bloc rougeâtre. Il est évacué dans une Jeep, les ambulances étant déjà parties avec d'autres blessés. Nous ne le reverrons plus à la batterie. Après son séjour à l'hôpital il rejoindra BOUFFARIQUE, sa ville natale près d'ALGER.

Nous approchons de la frontière allemande, la résistance de l'ennemi est opiniâtre, car il défend son sol et les ordres d'Adolphe HITLER, Chancelier du Reich, sont de tenir jusqu'à la mort. Pour nous la France est libérée et bientôt nous allons délivrer des centaines de milliers de prisonniers et déportés. Après la défaite de la France en 1940, nous matérialisons la victoire en entrant les armes à la main sur le territoire allemand.

Nous combattons encore en territoire français pour libérer quelques villages occupés par l'ennemi. De rudes combats qui voient vers le 17 mars 1945 toute la 1^{ère} Armée Française alignée sur la frontière allemande.

Dans la forêt de HAGUENAU nous avons perdu mon ami FICK, nous ne savons pas ce qu'il était devenu. Il nous rejoint à la frontière. Il s'était endormi sous un arbre et n'avait pas entendu le commandement « disposition de route » Ce commandement est impératif et doit être exécuté dans un délai très court, à peine cinq minutes.

LE PASSAGE du RHIN.

Nous sommes chargés de soutenir l'Infanterie qui doit franchir le Rhin à GERMASHEIM. Il y a, paraît-il, vingt groupes d'artillerie pour appuyer ce passage, soit 360 bouches à feu qui crachent sur les objectifs allemands de la rive est.

Les embarcations d'assaut sont mises à l'eau, mais elles subissent un feu d'enfer provenant de la rive opposée et de blockhaus placés sur les îles du fleuve. Ce premier assaut rebrousse chemin avec de lourdes pertes.

Nous sommes aux premières loges avec nos chars qui tirent à grande cadence. Des cadavres partent au fil du courant. Nous sommes sérieusement pilonnés.

Le capitaine COULOMME LABARTHE, qui ordinairement est à l'avant avec l'Infanterie pour diriger les appuis feux, est, pour ce grand combat, avec nous. Malgré les tirs de canon de 88mm ennemis, il reste debout pour désigner les objectifs.

Les Half-Tracks font la navette pour nous ravitailler en munitions. Par instant nous arrivons à rupture de stock, les pièces voisines les mieux pourvues nous ravitaillent.

Un obus de 88mm tombe en plein dans le Half-Track du Lieutenant de tir. Il est tué ainsi que son équipage, sauf le brigadier chef radio qui a les deux jambes brisées. Les morts et les blessés sont alignés sous un arbre avant d'être évacués, l'infirmier donne les premiers soins aux blessés.

Le Capitaine COULOMME LABARTHE fait équiper le Half-Track de réserve et reconstitue une équipe avec l'officier de reconnaissance, celui-ci étant remplacé par un officier DLO (Détachement de Liaison et d'Observation)

Les obus de 88mm nous passent au-dessus de la tête avec de longs sifflements. Nous avons creusé des tranchées à côté des chars, mais en pleine action pas question de les utiliser, il faut servir les tubes.

Je suis à terre avec mes deux pourvoyeurs et l'auxiliaire pour préparer les munitions et alimenter la bouche à feu qui tire sans répit. Nous employons un panaché d'obus avec fusées à retard et d'obus avec fusées Pozit, pour gêner au maximum l'ennemi et permettre à notre infanterie d'aborder.

Sur toute la ligne de front, le long du Rhin, ce doit être la même fébrilité. Ce que je vois avec l'œil du 2^{ème} classe servant de char, c'est ce qui se passe devant et autour de moi. Mon univers ce sont les 6 pièces de la batterie, les Half-Tracks de ravitaillement et de défense, les blindés qui nous entourent et l'Infanterie qui subit le plus gros du combat en essayant d'établir une tête de pont de l'autre côté du Rhin.

J'entends un sifflement bref, c'est un obus qui nous arrive sur le nez. Avec mes pourvoyeurs nous avons juste le temps de plonger. L'obus est tombé à trois mètres, nous étions sous la gerbe des éclats, nous sommes tous les trois couverts de terre et complètement sonnés et sourds. Ce fut tellement rapide que nous n'avons pas pensé à ouvrir la bouche pour décompresser. Les tympanes en ont pris un coup, du sang nous sort des oreilles. Nous sommes remplacés, le temps d'aller à l'arrière nous faire soigner à la tente de l'infirmier où le médecin nous désinfecte les oreilles et nous examine. Il donne des directives pour nos soins à notre infirmier. Sur un papier qu'il nous tend, il a inscrit « Vous êtes sourds momentanément, l'ouïe vous reviendra vite, vous avez reçu un traumatisme sonore assez grave. Retournez à la pièce car on a besoin de vous et pour votre travail votre margis vous commandera par gestes. »

Nous reprenons le travail, heureusement le pétot n'est pas tombé sur le tas de munitions, car nous ne serions plus que charpie.

Le Margis CHEYLAN me montre avec les doigts le nombre d'obus à préparer et les charges à utiliser (nous sommes tellement près des Allemands que nous n'utilisons que les charges un ou deux) Petit à petit je commence à entendre le bruit du canon, puis le tac tac des mitrailleuses et enfin le bruit des voix. Le médecin nous envoie un certificat de constatation de blessure que nous glissons dans le paquetage.

Le 31 mars 1945, à 8h, la tête de pont est établie avec une compagnie de Marocains qui a réussi à franchir le fleuve. Elle tient 150 mètres de largeur sur 50 mètres de profondeur. Nous sommes heureux, dans ce couloir les renforts vont pouvoir arriver rapidement, non sans beaucoup de pertes.

Les Allemands lancent une contre attaque pour essayer de submerger la tête de pont. Nous groupons nos tirs sur celle-ci. Les Marocains, le dos au fleuve, réussissent à la repousser, ainsi que les trois autres qui suivent, puis ils se lancent à l'assaut et enlèvent des casemates, fortifiant ainsi la tête de pont. Nous apprenons les événements par le Margis CHEYLAN qui est informé par le Lieutenant de tir et le Capitaine.

Mars 1945
Après le passage du RHIN
Un drapeau pris aux Allemands



Le 31 mars nous sommes fiers, le Rhin est franchi. A GERMESHEIM, les sapeurs, grâce à leurs moyens ont réussi à faire passer deux pelotons de TD (Tank Destroyer de 40 tonnes équipé d'un canon de 75mm et de mitrailleuses de 12,7mm et 7,6mm) et un peloton de chars légers.

Le Capitaine COULOMME LABARTHE est blessé à la jambe, il ne se laisse évacuer qu'une fois la mission accomplie. Il est remplacé par un Corse, le Capitaine BENEDETTI.

Le dimanche 1^{er} avril, jour de Pâques, l'aumônier célèbre une messe en plein air. J'y assiste et communie, nous prions pour nos camarades laissés sur le chemin des combats. Le calme étant revenu, le Capitaine BENEDETTI rassemble la batterie et fait présenter les armes en l'honneur de nos morts de COLMAR et de ceux des derniers combats. Il nous lit un ordre du jour adressé à l'Armée par le Général de LATTRE de TASSIGNY et concernant la victoire de COLMAR.

« Victoire de COLMAR.

On dit que les mères ont une spéciale tendresse pour ceux de leurs enfants qui leur ont donné le plus de peine.

Et c'est peut-être pourquoi la 1^{ère} Armée Française a choisi cette victoire de COLMAR comme symbole central de toutes ses victoires.

Car ce fut en vérité une âpre et terrible bataille.

On l'a vu par les comptes rendus quotidiens des efforts perpétuels et lentement récompensés, d'une armée de plus de 400 000 hommes, tout entière concentrée sur le même objectif, portée pendant trois semaines à bout de bras, attaquant sans répit un adversaire obstiné et courageux, que la certitude même de sa défaite ne faisait pas fléchir.

Mais rien ne redira jamais ce que l'hiver le plus cruel, mariant le froid, le vent, la neige, le verglas, a pu ajouter à la souffrance des hommes, et des plus misérables d'entre tous, les Fantassins.

Il n'est que la guerre pour reculer à ce point les limites du sacrifice.

Pour 2 137 des nôtres, ce sacrifice a été total.

Cinq fois plus nombreux étaient les blessés, exactement 11 253.

Les pertes de la Wehrmacht étaient deux fois supérieures, s'y ajoutent les 20 000 prisonniers capturés par les diverses unités de l'Armée. Pratiquement la 19^{ème} Armée allemande est anéantie. »

Cet ordre du jour, lu avec retard, nous gonfle de fierté, nous sommes tous un petit maillon de la victoire. Nous sommes heureux de la reconnaissance de nos sacrifices par notre grand chef et sommes prêts pour de nouveaux combats jusqu'à la victoire finale. Ce message tardif nous a redonné du tonus pour notre tâche difficile.

Toute la force blindée ne peut franchir le Rhin à GERMERSHEIM. Aussi, notre régiment remonte à grande vitesse vers le pont de bateaux américain construit près de MANNHEIM. Avec nos chars de 25 tonnes, nous fonçons à plus de 55 km/h, ce qui est une performance.

Nous arrivons à LUDWIGSHAFEN AM RHEIN, Palatinat, en face de MANNHEIM. Le pont est monté sur bateaux, il faut l'aborder avec prudence, les M P (Military Police) nous guident.

De l'autre côté du Rhin nous apercevons MANNHEIM entièrement en flammes. Nous nous regroupons après le franchissement en attendant que toute notre unité soit passée. Le capitaine nous donne les ordres « Tous les Jerrycons (contenance 20 litres) doivent être pleins d'eau, les extincteurs des véhicules tenus en main par un servent. Nous allons traverser ce mur de flamme à grande vitesse, roulez au milieu de la chaussée, prudence pour franchir les gravats, espace deux cents mètres entre chaque véhicule, mais gardez à vue celui qui vous précède, ce qui nécessitera un raccourcissement des intervalles de temps en temps. Pleins d'essence à 10 km de la sortie de la ville. Un char en feu est évacué et l'équipage récupéré par un half-track. »

Nous traversons la ville au milieu de deux murs de flammes. Malgré le froid qui sévit encore, nous transpirons à grosses gouttes. Le passage se fait sans accident.

Les pleins d'essence sont faits avec jerrycans de 20 litres amenés par des camions GMC. Chaque char a quatre réservoirs d'une contenance totale de 750 litres. Il faut dire que ces engins consomment 300 litres aux 100 km.

Nous nous rabattons vers le sud à grande vitesse. Durant ce parcours nous tirons sur quelques points de résistance.

LA CAMPAGNE d'ALLEMAGNE.

Le Combat Command n° 4 du Général SCHLEISSER, dès son passage du Rhin effectué, et la descente vers le sud accomplie, attaque KARLSRUHE. Nous appuyons de nos feux la 2° DIM (Division d'Infanterie Marocaine) Dès que KARLSRUHE est prise, nous fonçons vers PFORZHEIM, avec pour objectif STUTTGART.

Nous nous trouvons encore engagés dans de rudes combats à WEINGARTEN. Le 1/4° RTM (1° Bataillon du 4° Régiment de Tirailleurs Marocains) se bat rue par rue. Nous traversons au pas de course cette localité encore tenue par des Allemands, les fantassins avancent par bonds, rasant les murs. Nous débouchons à l'extérieur et détruisons avec des obus perforants les casemates qui gênent la progression de l'infanterie. WEINGARTEN est enlevée après un violent combat de rue.

Nos chars M7 sont en position dans un verger, notre pièce se trouve dans un jardin. Les Allemands contre-attaquent, mais sont repoussés. Devant cet échec, ils se replient. Le coin devient calme à part quelques tirs éloignés de mitrailleuses.

Avec FICK, je suis chargé par le Margis CHEYLAN d'aller chercher du ravitaillement frais dans le village. La nuit tombe, nous sommes à 550 mètres du village. Nous y allons courbés dans un fossé, chacun armé d'un PM THOMSON.

Soudain FICK plonge à terre, instinctivement je suis le mouvement. Il me dit : « Regarde devant nous à cinquante mètres, un Allemand est posté près d'un buisson. Pas question de tirer, sinon nous allons nous faire rafaler de partout. Si nous revenons, le Margis et les copains ne seront pas contents de continuer à manger des rations, puis nous sommes chargés d'une mission, il faut l'accomplir. Nous y allons en rampant, je me le fais au poignard, tu m'appuies de ta THOMSON en cas de danger »

Nous rampons et approchons au plus près, le doigt sur la gâchette. Aucune réaction du soldat, il ne bouge pas. Il est mort, appuyé contre le buisson, son fusil à la main. Nous rions de notre frousse.

Nous arrivons au village et rentrons dans une maison. FICK descend à la cave, je fouille la cuisine, y trouve un garde-manger en treillage plein de vivres et de quelques pots de confiture. J'y ajoute quelques légumes qui se trouvent sous l'évier.

J'entends du bruit derrière moi. J'interpelle FICK pour savoir s'il a fait une bonne récolte. Pas de réponse, je me retourne et aperçois un sous-officier allemand (que je reconnais à la bande argentée qui entoure son col de vareuse) armé d'un PM et d'un revolver à la ceinture. Je suis prêt à lever les bras. Le sous-officier me dit « Kamerad, Kamerad » et me tend son PM. Il attendait caché dans cette maison pour se rendre. Il savait cette guerre perdue.

FICK apparaît avec un jambon et un sac de pommes de terre. Il veut prendre le revolver du sous-officier allemand, mais celui-ci refuse de le donner et dit « Nisc, Nisc, Für officier » Fick veut le descendre. Je lui dis « non, il s'est rendu, c'est un prisonnier, ni toi, ni moi, ne l'avons capturé, il veut remettre son revolver à un officier. J'ai son PM, nous allons enlever le chargeur de son revolver pour ne pas prendre de risques » FICK lui met son PM dans le dos, je lui dis « Kamerad », lui tape amicalement l'épaule, sort le revolver, retire le chargeur, actionne la

culasse pour désarmer et le lui remet dans son étui. Il me fait un grand sourire et me dit « Gut Kamerad »

Nous récupérons deux oies dans un garage. Elles étaient attachées par une corde, certainement déjà réservées pour quelqu'un d'autre. Avec ce que nous rapportons, nous pourrions partager avec les autres pièces.

Nous rejoignons la batterie. Le prisonnier est chargé du jambon et du garde-manger, nous portons le reste. Le Margis CHEYLAN nous félicite et avertit le lieutenant de la présence du prisonnier. Celui-ci remet son revolver.

Après lui avoir donné une ration, un bidon de vin et du pain, il est dirigé vers l'arrière.

Notre chevauchée à travers l'Allemagne nous amène à faire de nombreux prisonniers. Ils se cachent dans les bois et les maisons pour se rendre à notre arrivée, sachant que c'est la fin, qu'il est inutile de se faire tuer pour une cause perdue.

Les S.S. ne se rendent pas. Ils sont dénoncés par la population par peur de représailles. Pour les capturer, il faut pourparler et être prudent.

Les sapeurs du Génie ont construit un pont lourd à GERMERSHEIM. Les troupes et le matériel se déversent sur la rive droite du Rhin pour renforcer l'Armée déjà engagée dans la conquête de l'Allemagne.

Notre groupement s'engage dans la trouée de PFORZHEIM, la batterie soutient l'avance des Légionnaires. Dans chaque village nous libérons des prisonniers de toutes nations et des STO (Service du Travail Obligatoire)

Les Allemands capitulent par milliers.

Soudain, nous débouchons à WÄHNINGEN que le 3^e RTA (Régiment de Tirailleurs Algériens) a déjà investi. Nous sommes suffoqués. Dans les fossés, sur les bords de la route, des centaines de squelettes, les yeux hagards, vêtus de pyjamas à rayures, nous tendent la main pour avoir à manger. Nous recevons l'ordre de ne rien leur donner, leur nourriture sera conditionnée par le service de santé de l'Armée. Nous risquons de les faire mourir en leur donnant nos rations trop riches.

Nous les regroupons et rentrons dans le camp d'où se dégage une odeur nauséabonde. Il reste là des moribonds et une pile de morts à côté des fours crématoires. Nous avons la nausée, l'horreur est telle que nous n'osons y croire. Nous apprenons que dans leur fuite les S.S. ont amené les plus valides. Des camps d'extermination, plus grands que celui-ci, seront découverts dans toute l'Allemagne et en Pologne. Des milliers de personnes ont été exterminées, gazées et brûlées dans les fours crématoires à cause de leur race, de leur religion ou de leur résistance contre l'occupant.

Le CC 4 du Général SCHLEISSER enfonce un coin dans le dispositif ennemi. Notre avance a été tellement rapide que les Allemands sont de chaque côté et en avant de nos troupes.

Les fantassins engagent de durs combats, nous débouchons à zéro avec nos tubes, l'infanterie avance agrippée aux blindés.

Le 18 avril 1945 débutent les combats dans la banlieue de STUTTGARD. La batterie du Capitaine BENEDETTI est en position sur les pistes du terrain d'aviation, beaucoup d'avions sont détruits au sol, d'autres sont intacts.

Avec mon copain FICK nous faisons 18 prisonniers qui attendaient pour se rendre dans les hangars du terrain. Le Lieutenant de tir les envoie rejoindre une concentration de prisonniers, il garde seulement un cuisinier qui pourra, lorsque nous en aurons les moyens, nous faire la cuisine.

Pour arriver à STUTTGARD, il a fallu investir TUBINGEN, HECHINGEN et REUTLINGEN, qui deviendront par la suite des bases françaises d'occupation.

La résistance allemande est opiniâtre, ils ne cèdent pas un pouce de terrain sans de rudes combats, souvent nous tirons à vue directe pour redresser la situation.

Un officier allemand veut pour parler avec le capitaine. Il est muni d'un drapeau blanc. Il veut négocier les conditions de reddition de sa compagnie, son capitaine attend une réponse. Le capitaine BENEDETTI lui dit que la reddition se fera sans condition et qu'ils seront traités comme des prisonniers de guerre et suivant les conventions de Genève.

Je suis du détachement qui doit participer à la capitulation de la compagnie allemande de la WERMARCT. Un de nos soldats alsacien servira d'interprète.

Nous bouclons la place du village, les Allemands sont dans l'hôtel de ville, embusqués dans des casemates en sacs de terre. Le capitaine s'avance sur la place avec l'interprète et l'officier allemand. Le capitaine commandant la compagnie ennemie sort de l'hôtel de ville, s'approche et salue en claquant des talons. Notre capitaine lui fait traduire les ordres suivants :

« 1- sortir de l'hôtel de ville, les uns derrière les autres, les bras en l'air, les armes au bout des bras

2- dépôt des armes au milieu de la place et rassemblement sous les ordres du commandant de la compagnie

3- les officiers lui remettent directement leur revolver »

Lorsque l'hôtel de ville est évacué, nous fouillons les lieux, ramassons quelques armes laissées là et des munitions. Nous chargeons l'armement dans un GMC.

Notre commandant de batterie fait dire à son homologue allemand d'emmener sa troupe vers l'arrière où il trouvera un rassemblement de prisonniers. L'officier allemand met sa troupe au garde à vous, salue notre chef, fait faire un « à droite droite » impeccable et emmène ses hommes au pas cadencé.

Un soldat, qui se voyant prisonnier rechigne à exécuter les ordres, est remis brutalement dans le rang par un adjudant. Quelle armée ! Jusqu'au bout disciplinée.

Le 21 avril 1945 STUTTGARD capitule. C'est notre Combat Command n° 4 qui est chargé de l'action brutale. A 16h30, les Tabors marocains forcent l'entrée de la ville et enlèvent le faubourg.

Les soldats allemands se rendent par dizaines de milliers. Ils sont regroupés et transportés par les unités du Train.

La ville est en ruine. Sortant des abris et des caves des prisonniers français, russes, des STO, de toutes les races fraternisent. C'est la libération, la fin du cauchemar.

Le 25 avril 1945, après avoir franchi la Forêt Noire, pris SIGMARINGEN sur le Danube, franchi d'un assaut le fleuve, le CC4 se retrouve au bord du Lac de Constance.

La Batterie est en position devant SIGMARINGEN, nous sentons que la fin est proche. Il faut être vigilant, car les S.S. sont toujours aussi combattifs. C'est la nuit, le front est calme à part quelques rafales au loin et sporadiquement des tirs d'artillerie.

Il est une heure du matin, c'est mon tour de garde, je relève le pilote du char, il me passe les consignes :

« Le secteur est calme, tu rentres dans la tourelle, à la mitrailleuse, toutes les sentinelles de la batterie (une par char) sont installées en tourelle. Ouvre l'œil car il y a des commandos ennemis qui sont infiltrés et essaient de faire du sabotage. Bon, tu as compris les consignes, je vais dormir, bonne garde. »

J'essaie de percer l'obscurité. Comme il n'y a pas de tirs, le ciel n'est pas éclairé par les lueurs.

J'entends des bruits en avant du côté d'un groupe de fourrés, mais je ne vois rien. Il ne faudrait pas se faire détruire par une roquette antichar. Je m'interroge, je tire ou je ne tire pas ? Le temps de ma réflexion, la rafale part du char voisin. Aussitôt j'appuie sur la détente et rafale les fourrés. Toutes les mitrailleuses sont maintenant en action, les équipes de pièces sont en position de combat.

Le tir ayant assez duré, le lieutenant donne l'ordre « cessez le feu »

Il organise une patrouille avec les sentinelles des six chars. Nous progressons pistolet-mitrailleur armé, le doigt sur la détente. Derrière les buissons nous découvrons sept cadavres allemands. Nous avons eu chaud, ils étaient armés de « PANZER-FAUST » (engin antichar très performant capable de percer n'importe quel blindage)

Le sous-officier chef de groupe n'a pas du être tué sur le coup, il a eu le temps avant de mourir de sortir son portefeuille et tient à la main une photo représentant une femme entourée de trois enfants. Un autre a pris une balle explosive dans le ventre, son dos et ses reins sont complètement déchiquetés.

Saloperie de guerre, nous avons été obligés de libérer notre territoire de l'occupant et eux sont victimes de la folie du dictateur Adolphe HITLER. Malgré cela nous sommes choqués car nous sommes les six tireurs qui les avons abattus.

Notre char sur la route de TUTTLINGEN



Les 3,4 et 5 mai 1945 nous combattons en bordure du Lac de Constance, prenant FRIEDRICHSHAFEN, LINDAU. L'avance continue jusqu'en Autriche.

Le 8 mai 1945 c'est la victoire, l'Allemagne capitule. C'est la reddition. Les tractations se feront entre généraux en chef de l'Armée Française et Allemande.

Nous tirons des rafales en l'air pour manifester notre joie. Le 9 mai nous avons encore quelques accrochages avec des unités ennemies non averties du cessez le feu. Puis c'est le grand calme, plus de tirs, plus de grondements de canons.

Notre batterie est repliée sur LINDAU, au bord du lac. Les équipes de pièces avec leur char sont réparties par habitation réquisitionnées à cet effet. Nous allons pouvoir nous laver correctement, manger chaud et dormir sur des matelas. Les jours qui suivent, c'est la remise en état du matériel, pour préparer une prise d'arme de grande ampleur où seront rassemblés tous les éléments de la 1^{ère} Armée Française, inspectés par le Général DELATTRE DE TASSIGNY.

Nous avons reçu l'écusson « Rhin et Danube », signe de la victoire, et des tenues neuves. Les chars ont été astiqués jusqu'aux embouts de chenilles. Le matériel et les hommes sont d'une propreté impeccable, car le Général DELATTRE est tatillon sur la propreté dans la 1^{ère} Armée. Des rumeurs courent qu'il va jusqu'à faire déchausser des hommes pour inspecter la propreté des pieds.

Toute l'Armée est rassemblée dans une immense plaine, les alignements sont parfaits. Chaque commandant de corps d'armée est devant ses troupes. Tout notre Command Combat est au complet, chaque régiment est représenté. C'est grandiose.

Après les « Présentez armes » et l'inspection des généraux, nous restons au « garde à vous » pour la lecture de l'ordre du jour du commandant en chef :

Ordre du jour n°8
Officiers, Sous-officiers,
Caporaux et Soldats
De la 1^{ère} Armée Française

Vous venez d'inscrire sur nos drapeaux et sur nos étendards deux noms chargés d'Histoire et de Gloire Française

RHIN ET DANUBE

En un mois de campagne vous avez traversé la LAUTER, forcé la ligne SIEGFIED et pris pied sur la terre allemande, puis franchissant de vive force le Rhin, élargissant avec ténacité les têtes de pont de SPIRE et de GERMERSHEIM, vous avez écrasé la résistance d'un ennemi désespérément accroché à son sol et conquis d'une traite deux capitales, KARLSRUHE et STUTTGARD, le pays de BADE et le WURTENBERG, enfin débouchant sur le DANUBE, le traversant aussitôt, vous avez voulu, renouvelant la victoire de la Grande Armée, que flottent nos couleurs sur ULM.

Combattants de la Première Armée Française, fidèles à l'appel de notre chef le Général DE GAULLE, vous avez retrouvé la tradition de la grandeur française, celle des soldats de TURENNE, des volontaires de la Révolution et des Grognaards de Napoléon.

PC, le 24 avril 1945

Le Général d'Armée De Lattre De Tassigny
Commandant en chef de la 1^{ère} Armée Française
J. De Lattre

L'OCCUPATION de l'ALLEMAGNE.

Les Allemands sont vaincus, les zones d'occupation sont réparties entre Alliés. Nous restons dans les territoires que nous avons conquis de vive force.

Le Régiment prend garnison à LINDAU, au bord du lac de Constance. Ce sont de vraies vacances, le site est merveilleux, par temps clair, on aperçoit la Suisse sur l'autre rive.

LINDAU est une ville de 25 000 habitants, bien agréable de par sa position géographique. Avant guerre, les touristes devaient y être nombreux. Nous faisons des promenades en bateau, certains s'équipent pour la pêche. Nos heures de sortie sont très courtes car le couvre-feu est maintenu à 22 heures et les permissions ne sont pas encore en usage.

Là-bas en Extrême Orient, les Japonais n'ont pas capitulé. Un Corps Expéditionnaire est organisé avec la 2^{ème} Division Blindée et la 9^{ème} Division d'Infanterie Coloniale. Il est placé sous les ordres du Général LECLERC DE HAUTECLOQUE qui devra rétablir la souveraineté française en Indochine en chassant les Japonais. Il assurera ensuite les fonctions de Haut Commissaire et de Commandant en chef.

Une note est diffusée, demandant des volontaires pour renforcer les deux divisions. Nous sommes trois de notre batterie à nous présenter, FICK, LOYER et moi. Nous remplissons les formulaires d'usage qui sont envoyés à l'Etat Major.

Ma candidature est refusée, je n'ai que 19 ans et, début 1945, pour être accepté, il faut avoir 21 ans, âge de la majorité. Je vois avec regret partir mon ami FICK. Nous ne nous sommes jamais revus.

Le Capitaine BENEDETTI, pour me consoler, me dit :

« Tu ne perds rien, je te fais inscrire au peloton de Brigadier qui débutera en août et ensuite tu feras le peloton de sous-officier. »

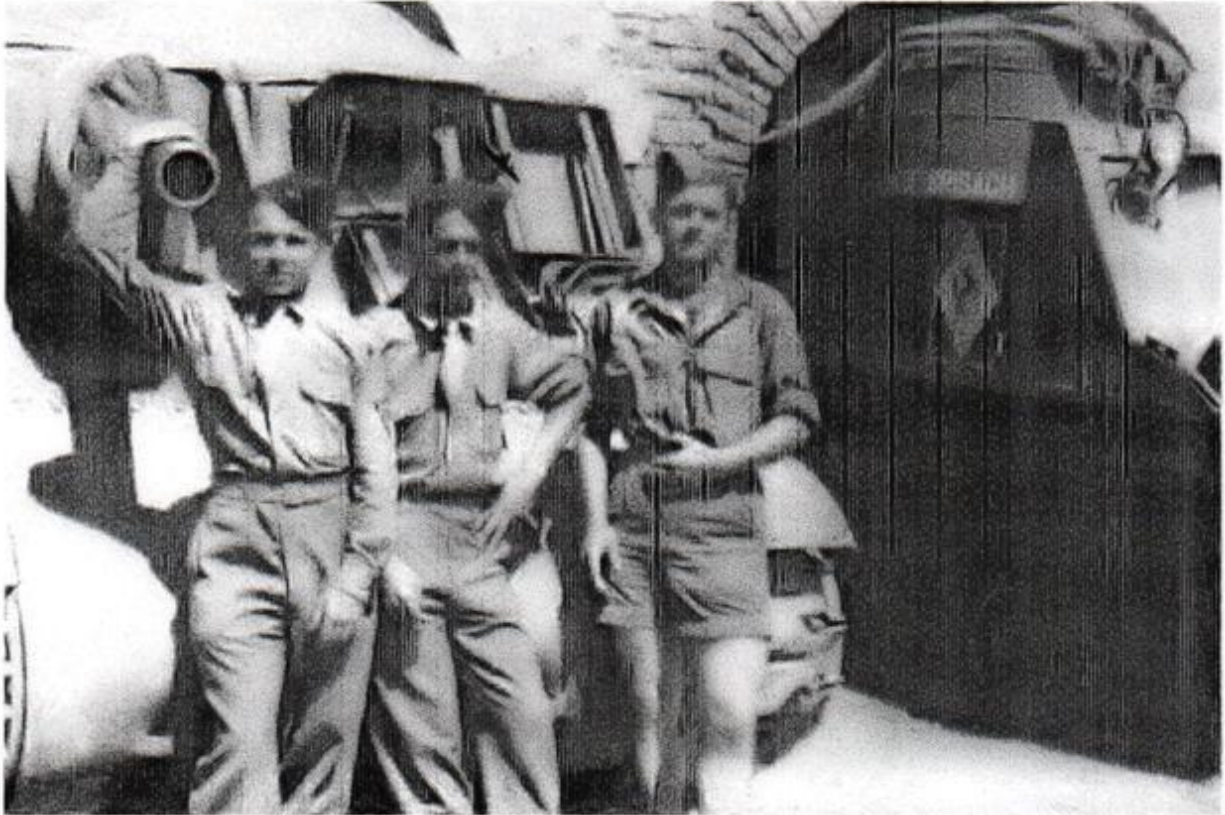
Le 10 juin 1945 nous faisons mouvement dans le WURTENBERG et prenons garnison à ROT AND DER ROT, petit village de 2 000 habitants, très propre comme tous les villages allemands. Le PC du régiment s'installe à BIBERACH, à 10 km de ROT. Une batterie se trouve à OCHSENHAUSEN, à 8 km de notre batterie.

A ROT, l'école est transformée en caserne pour la troupe. Des logements sont réquisitionnés pour les officiers, sous-officiers et brigadiers-chefs.

L'installation se fait lentement, et nous continuons la remise en état du matériel tout en pratiquant le sport avec des cross dans la nature et l'éducation physique. Après des tests, il s'avère que je suis très bon pour la course de fond, aussi je suis sélectionné pour le cross divisionnaire des 10 000 mètres. Avec une équipe composée de Français et de Nord-Africains nous parcourons tous les matins 10 km chronométrés. Les scores doivent augmenter tous les jours. Cela nous met dans une forme excellente, avec un copain, PUGET, qui fera les pelotons avec moi, nous faisons un entraînement le soir. Nous arrivons à être parmi les meilleurs du Régiment. Le jour de la compétition nous sommes en pleine forme, mais pas assez pour remporter les deux premières places. Nous nous classons 4^{ème} et 5^{ème}, ce qui est déjà une bonne performance.

ROT AND ROT

Après l'Armistice



Le Général EISENHOWER (il commanda les Forces Alliées qui défirent la WERMACHT en 1945), commandant en chef américain, a accordé à toutes les Armées qu'il a eues sous son commandement, dix jours de permissions. Avec mes permissions légales, je bénéficie d'un mois de congé.

Je pars le 20 juin 1945 et dois être rentré pour le 19 juillet afin d'être incorporé au peloton d'élèves brigadiers qui débute le 1^{er} août 1945 et doit durer 5 mois.

Muni du sac marin et de ma musette, garnie de cartouches de cigarettes américaines, de boîtes de rations et d'objets souvenirs, je pars vers la France et mon village.

Le voyage s'effectue dans de bonnes conditions, des GMC nous transportent jusqu'à STRASBOURG, puis nous prenons le train gratuitement.

Mes parents et toute ma famille sont heureux de me revoir et m'admirent dans mon superbe uniforme US. Ils sont tous soulagés que la guerre soit finie et que ma vie ne soit plus en danger. Ils me questionnent sur mes intentions. Je leur dis que j'ai l'intention de rester dans l'armée, que je vais faire les pelotons d'élèves gradés et que si tout se passe bien, j'arriverai à un grade intéressant. Le travail à la ferme et à la bonneterie ne m'intéresse pas, je ne m'y vois aucun avenir (si j'avais eu le pressentiment de ce qui allait m'arriver, peut-être aurais-je pensé autrement.)

Je profite pleinement de ma permission. Les militaires sont considérés comme des libérateurs et je suis choyé au village.

Je retrouve des copains qui sont partis avec moi à CHALONS. Deux ont été tués, nous nous racontons nos combats. Nous fréquentons le café du village et le café du bureau de tabac. Malgré notre insistance, les cafetiers refusent de nous laisser payer nos consommations. Nous avons bien combattu pour la libération et la victoire. Profitons en, car plus tard, l'estime portée aux militaires aura bien baissée. Nous buvons surtout des diabolos, mais pas d'alcool et nous ne fumons pas, il faut garder la forme. Les tickets d'alimentation sont toujours en vigueur aussi strictement que pendant la guerre. Cela durera, avec quelques améliorations, jusqu'en 1948.

Le 18 juillet je pars avec un peu d'avance, le trajet est long, j'ai peur de prendre du retard. A STRASBOURG, un service est chargé de nous mettre sur les trains pour l'Allemagne. Je m'y présente et reçois une place pour le soir même. Je dois changer à LINDAU, et de là, par une petite ligne, je rejoindrai OCHSENHAUSEN, puis ROT AN DER ROT.

De STRASBOURG, le train va jusqu'à INSBRUCK en Autriche. Je dors profondément, ne me réveille pas à LINDAU et me retrouve en Autriche. Il faut que je fasse demi-tour, mais en arrivant en gare de LINDAU il n'y a plus de petit train avant le lendemain. Je passe la nuit dans la salle d'attente avec d'autres soldats en attente de correspondance au milieu de réfugiés chargés d'un matériel hétéroclite. Ils sont allongés par groupes de famille jusque sur les quais de la gare.

J'arrive à ROT avec 12 heures de retard, mais vu le dérèglement des transports, je ne suis pas puni.

Le Peloton commence en août. Je suis désigné pour huit jours dans une section de garde d'un camp de prisonniers allemands.

La journée nous prenons nos tours de garde dans des miradors qui surplombent le camp. La nuit, nous veillons dans des abris enterrés pour surveiller les champs de céréales et les bosquets qui environnent le camp. Car les Russes libérés des camps se sont armés et essaient d'invertir le camp pour tuer les Allemands.

Une nuit, ils arrivent en nombre et nous tirent dessus, nous leur répondons à la mitrailleuse. Les Allemands apeurés se sont réveillés et sont tous allongés sur le sol. Ils craignent les Russes qui veulent se venger des dures années de mauvais traitements et se souviennent de leurs camarades morts dans les camps d'extermination.

Après quelques rafales bien ajustées, les Russes se replient en emmenant leurs morts et leurs blessés. Il ne reste que des traces de sang.

Des accords sont passés entre le commandement français et le commandement russe pour qu'ils soient rapatriés sur leur patrie. Des officiers russes viennent avec un détachement de soldats dans notre zone les désarmer et les embarquent dans des camions, direction la Russie. En arrivant chez eux, sur ordre du « Petit Père des Peuples », Staline, ils seront mis dans des goulags, car ils ont subi la contamination du capitalisme. Beaucoup y laissèrent leur vie.

Le peloton commence. Je me plonge dans l'étude sans trop de difficultés. Avec les mois de combat, je connais parfaitement le matériel. Il me reste à apprendre différentes matières, dont les règlements qui doivent être connus par cœur.

Les permissions des fêtes de fin d'année sont réparties par moitié à Noël et au Jour de l'An. Je n'ai pas de veine, le sort me désigne pour le Jour de l'An. Lorsque je rentre, la neige recouvre en abondance toute la nature, la température est très basse.

Devant l'école de ROT AND ROT

Une partie du peloton d'élèves gradés



Les cours continuent, l'épaisseur de neige nous permet un entraînement à la pratique du ski.

Dans la deuxième quinzaine de janvier 1946 (j'ai 20 ans) l'examen a lieu. Je suis reçu le deuxième.

Au mois de février 1946, le Régiment au complet fait mouvement vers SAARLOUIS EN SARRE, où nous nous installons dans la caserne « Maréchal NEY »

Gros travail que le déménagement d'un régiment et la réinstallation dans une nouvelle garnison. L'inventaire du matériel et son rangement doivent être faits avec minutie.

SAARLOUIS est une ville de 35 000 habitants. Elle n'a pas subi trop de dégâts. Lorsque nous y arrivons, les ruines ont disparu, des immeubles neufs les ont remplacées. Les Allemands vont vite en besogne. Aux alentours beaucoup de petits villages sont regroupés, il reste des vestiges de la ligne SIEGFRIED, blockhaus retournés par les bombes, tourelles blindées perforées. Le déminage n'est pas entièrement terminé, des prisonniers allemands le font à la baïonnette, car les mines en bakélite sont indétectables.

L'installation étant terminée, l'ordre de nomination sort enfin, et le 1^{er} avril 1946, je suis nommé Brigadier. J'ai 20 ans, la guerre m'a retardé pour les pelotons et l'avancement, mais j'apprécie ces deux galons rouges qui me permettent de diriger les corvées au lieu de les faire, et puis je prends la garde comme adjoint, ce qui est appréciable. Je ferai huit jours de garde à SIGMARINGEN, au PC du Général Commandant en chef les troupes d'occupation françaises, comme adjoint au chef de poste.

Le 1^{er} mai commence le peloton de sous-officier qui va durer jusqu'en octobre. Je me remets à étudier, pas question de sorties, il faut réussir.

En Artillerie, le peloton de sous-officier nous prépare à être chef de pièce sur un char de 25 tonnes, dont il faudra connaître parfaitement la mécanique, le pilotage (permis de conduire les chars), le service de la pièce de 105 mm, ainsi que les armes lourdes attenantes. Nous étudions aussi les combats d'infanterie.

Pendant mon peloton je me porte volontaire pour l'Indochine avec PUGET et CAMPANA, deux bons amis. La note demandant des renforts pour le Corps Expéditionnaire est sortie et nous n'avons pas perdu de temps pour présenter notre candidature, espérant qu'elle soit acceptée.

L'examen a lieu fin octobre, PUGET est reçu premier, il passe Maréchal des Logis. Je suis reçu 4^{ème} et nommé Brigadier-Chef, avec prise d'effet au 1^{er} octobre 1946. Après le 6^{ème}, les autres restent Brigadiers. C'est la règle à cette époque, il faut seulement pourvoir les places du Régiment. Je suis quand même fier de mes deux galons rouges chevauchés d'un galon doré.

Avec PUGET et CAMPANA, je suis dirigé sur le Centre Colonial de Fréjus. Nous allons y subir l'instruction commando pour nous préparer aux combats d'Indochine.

Nous faisons nos adieux au régiment et sommes embarqués dans des wagons à bestiaux avec tous les volontaires des troupes d'occupation en Allemagne.

FREJUS.

Arrivé à FREJUS, je suis affecté au camp de « La Sègue », sur la route de BAGNOLLES en FORET, en plein centre des vignobles et des forêts de pins.

J'approche de mes 21 ans. Ce que les congés payés de 1936 ne m'ont jamais permis de voir, la mer, je la vois à l'infini et je m'y baigne sur les plages de FREJUS et de SAINT RAPHAEL. Je la regarde avec admiration. Mes pensées me font miroiter des terres lointaines dont je ne peux pas m'imaginer la distance, si ce n'est en regardant une carte de géographie immense que je me suis procurée pour situer ce pays indochinois vers lequel je dois aller. Déjà, quand je regarde la carte de France, il me semble que je suis perdu par rapport à mon village. Mais que de kilomètres parcourus avec la Campagne d'Alsace, d'Allemagne et l'occupation. J'ai déjà vu plus de choses que si mes moyens m'avaient permis d'aller en vacances en 1936.

FREJUS a une population d'environ 20 000 habitants en 1946. Beaucoup de vestiges romains sont bien conservés. J'admire souvent les arènes, et je les visite à chaque sortie en ville. Avec PUGET et CAMPANA nous profitons des dimanches libres pour nous baigner, l'eau est fraîche en cette saison, mais nous la trouvons bonne par rapport à celle du Lac de Constance en mai 1945.

Mon contrat se terminant en décembre 1947, je ne suis pas assez lié pour accomplir les 18 mois réglementaires au C.E.E.O. (Corps Expéditionnaire d'Extrême Orient) Je ne veux pas manquer le départ et rempile de 6 mois, ce qui me mènera jusqu'à la fin juin 1948. Après, je verrai (je ne pensais pas que les événements me feraient rentrer en France en avril 1953)

INDOCHINE

Avant le départ

Souvenir de SAINT RAPHAËL



Tous les camps de FREJUS sont bourrés de militaires de toutes armes en attente de départ, Européens, Sénégalais, Nord Africains, et même des Tirailleurs annamites en attente de rapatriement. Tous les jours des listes sont lues et des trains chargés d'hommes sont dirigés vers MARSEILLE pour l'embarquement.

Les cafetiers et les commerçants font des fortunes. Une mère maquerelle a ouvert une maison de tolérance dans une clairière de la pinède, ce qui amène des patrouilles supplémentaires rien que pour cet endroit où il y a beaucoup de bagarres. J'ai fait partie de la garde à mon tour. Comme chef de poste, j'ai participé à la maîtrise des bagarres. Lorsque la maîtresse des lieux nous appelait, il fallait y aller à coups de matraques pour maîtriser certains ivrognes devenus fous furieux. Je les faisais charger dans le 4X4 et les enfermais en cellule. Un rapport étant remis à l'officier de garnison le lendemain, il accélérât leur embarquement. Le médecin militaire contrôle régulièrement les filles, des infirmiers sont de service pour assurer la prophylaxie.

FREJUS est le berceau des Troupes coloniales, mais avec les départs en Indochine, la population a plus que doublé, des milliers de militaires y laissent leur prime et leur solde, enrichissant la ville. L'armée partant en guerre vaut bien une armada de touristes.

Le stage commando étant terminé, avec PUGET et CAMPANA nous nous portons volontaires pour le stage parachutiste. L'entraînement à terre est intensif, nous sautons de la tour avec appréhension, mais tout va bien, nous tenons le coup. Puis juste avant notre premier saut tout est interrompu. En Indochine les événements se précipitent. Il semble que les accords signés avec le Viêt Minh et son Président HÔ CHI MINH ne soient pas respectés. Il faut envoyer d'urgence beaucoup de troupes pour renforcer le Corps Expéditionnaire en cas de conflit.

Le 25 novembre nous sommes dirigés sur le DITC de MARSEILLE (Détachement d'Instruction et de Transit des Coloniaux) en vue de notre embarquement sur le « Félix Roussel » à destination de SAÏGON.

CAMPANA avait fait le maquis en Corse, la campagne de France et d'Allemagne. Nous allons faire le voyage ensemble, nous apercevoir lors d'un combat à TOURANNE, puis nous perdre de vue pendant plus de vingt ans. Un jour, dans les années 1970, je l'ai rencontré à la gare de MARSEILLE. Nous avons bu un pot ensemble, il était Adjudant-chef comme moi.

PUGET avait pris la 1^{ère} Armée au passage. Il avait servi dans le même régiment que moi, mais n'étant pas à la même batterie, nous ne nous connaissions pas. Les pelotons nous ont permis de nous rencontrer et de devenir amis. Malheureusement j'ai appris qu'il avait été blessé dans les combats de TOURANNE. Je ne l'ai jamais revu.

Nous quittons FREJUS dans le transport traditionnel, des wagons à bestiaux (8 chevaux ou 40 hommes précisent les affichent accolées aux wagons), à destination du Camp Sainte Marthe à MARSEILLE.

Ce camp est en ruine, les literies pleines de punaises. Nous n'y restons pas longtemps.

Les détachements sont organisés pour l'embarquement, j'ai 18 hommes sous mes ordres, CAMPANA est mon adjoint, je remplis les questionnaires les concernant.

Nous embarquons le sac marin sur le dos, la musette au côté. Nous voilà partis sans avoir eu de permission, on nous a dit que nous récupérerions tous nos congés au retour (hélas, quand je suis revenu, je n'ai eu que quatre mois, alors que je cumulais un an de permissions)

Au revoir la France, je te quitte avec grande émotion. Le bateau s'éloigne, je fais une prière à Notre-Dame de La Garde que j'aperçois au loin.

Bibliographie : Histoire de la 1^{ère} Armée Française « Rhin et Danube » du général De LATTRE
Mon carnet de bord tenu au jour le jour
Mes archives

INDOCHINE
FELIX-ROUSSEL
Cie des Messageries maritimes

